

L'IRIS DE SUZE ET AUTRES ŒUVRES

Jean Giono (1895 – 1970)

L n'ouvre les yeux que pour écrire, ce qu'il contemple existe quand il a trouvé les mots. Pour lui, peut-être pour lui seul, l'abstraction existe avant le réel. Il a fallu du temps pour qu'il comprenne ça. Du temps et des collines avec toutes leurs saisons. Il a fallu qu'il trempe ses mains dans les sources et goûte du bout de la langue la terre des champs, qu'il appuie tout son être à la sueur de l'aube.

L'acte d'écrire est devenu sa vie. On ne meurt pas d'être un homme de Lettres. On peut mourir de ne plus écrire. Sa vieille main ne peut plus tenir la plume ni battre les touches de la machine et le geste devenu impossible manque plus que celui dont on se prive par choix.

Son Élise s'est mise au clavier pour lui bien souvent. Elle a pris son métier d'écrivain dans ses bras, dès la première heure. Ils vivaient sans un sou, elle lui disait d'écrire et parlait de patience.

Même regarder est devenu douloureux. Ressentir la terre et ses âmes, ça lui pince les veines, et le serpent d'étoiles crache des venins. Le temps ne roule plus, il foule effrontément les chroniques du bonheur, ce n'est même plus qu'il passe.

Il a tant marché.

L'écrivain marche parce qu'il comprend que la marche est le rythme juste du temps et de l'écriture. S'il pose la plume trop souvent, c'est qu'il a peur de se perdre. Mais il ne faut pas marcher dans les villes, ça donnerait le souffle des grandes souffrances. Il ne faut surtout pas avoir peur de se perdre !

Quand l'écrivain marche avec une canne et des douleurs d'acier, il écrit clopin-clopant, c'est comme ça, on a peu de choix.

Un homme arrive par la route, il jette son vélo contre un arbre et rejoint le vieux Jean sur le seuil, les mains dehors, les bras animés d'impatience et de joie. Il s'invite à boire un peu de chaleur, un peu de la bonté du maître.

— Bonjour Louis !

— Ah, Jean, tu vas bien ? demande Louis avec l'air étonné de trouver l'écrivain dehors.

Jean acquiesce, oui, il va bien.

C'est un mensonge qui plaît, que les villageois reçoivent comme une marque de respect, quand ils sont de passage. Et Louis n'aimerait pas entendre des misères, il prend d'ailleurs dès qu'il s'assoit quelques nouvelles des livres qu'il ne lira jamais, question de parler des histoires de l'homme sans éveiller ce qu'il a de fragile.

— Et le petit dernier, ça va ?

— Oh oui.

— Ça sent l'automne chez toi. On est au milieu de septembre et ça sent l'automne.

— C'est parce que tu respirez bien que tu le sens.

Louis ne rit jamais mieux que d'un compliment.

— Ah, dit-il, tu crois ?

— Oui, et je sais de quoi je parle, j'ai écrit un texte sur les parfums, figure-toi. Et sur le zéro. Enfin...

Louis se masse les joues à pleines paumes, secoue la tête comme pour se débarrasser des questions qui pourraient s'agripper à ses cheveux.

— Je me demande ce qu'on peut écrire sur les parfums ! s'exclame-t-il tout de même.

— Oh, bien des choses ! Une rondeur. Qu'est-ce qui est rond, Louis ?

— Je n'aime pas ces maudites questions, moi. Ce que je sais... Le zéro, oui, voilà. C'est juste ?

— Oui.

Louis sourit d'aise, puis il hausse les épaules et respire les parfums qu'il trouve là. L'automne avance sous le vent qui s'agace au bord des routes. Il gagne du terrain. Un pas, un sifflement.

— Le vent, dit Jean à voix très basse.

Comme il aime ce mot ! Une étrange fête. Et Louis aime sa façon de le prononcer, en appuyant le v, la lèvre prise une seconde au piège des dents. Il opine, Louis, sans trop savoir, et qu'importe.

— Ah oui, le vent. Il promet de belles vendanges, quand il n'est pas pressé, là, qu'il est doux comme un bon sein. On aura de quoi déguster, oh ça, on aura de quoi ! Pour une fois, les quatre saisons ont fait leur boulot.

— Pas quatre, mon ami. Couper en quartiers, c'est commode, mais nous avons plus que quatre saisons, de

même que nous avons plus de quatre horizons. Quatre points imaginaires, oui, pour tracer les mappemondes, mais l'espace et le temps sont d'une belle rondeur imparfaite. On y revient ! Pas une rondeur de roue, non, une rondeur de miel, ou de vin. Et puis, il y a le zéro. Bon.

— Eh oui, répond Louis qui fait semblant parfois de comprendre les choses pour s'assurer qu'on ne les lui explique pas interminablement.

Jean l'observe de ses grands yeux, ronds aussi, comme des mondes.

Ils s'étaient un jour attrapé la chemise à cause d'une volée de mots, parce qu'on ne disait pas que du bien, au village, monsieur l'écrivain se retranchait, pendant la guerre, il saluait l'ennemi, parfait, qu'il aille donc lui serrer la patte à Vichy ou en Forêt Noire ! Jean s'était défendu sans impatience. Il avait pris de la bonne terre dans ses poings, il avait parlé du retour à l'essentiel. Parfait, qu'il y retourne, à la terre, on ne le retiendrait pas !

— Et les écrivains, Monsieur, je les écrase, je les foule au pied. Ils ne savent pas tenir un trident et ils vous donnent la leçon ! Moi, Monsieur, le seul écrivain que je côtoierai jamais, c'est le gribouri, cet insecte du diable, vous ne valez pas mieux, c'est peu dire !

Il semblait prêt à mordre, le Louis, alors Jean s'était installé sur une souche, et il avait invité le paysan à le rejoindre.

— Parlez-moi de cet insecte, lui avait-il dit.

L'autre ne s'était pas privé de causer, après avoir mâché du blé pour s'offrir une allure.

— L'écrivain, c'est le surnom de cette saleté de bestiole qui ronge la vigne, toute la vigne, et sur les

feuilles, comme s'il était saoul, il avance et grignote tout de travers, en laissant une trace qu'on dirait des mots. C'est pas plus grand qu'une dent de lait, mais ça vous mord les plants sans relâche, à en foutre les récoltes en l'air. Et quand l'écrivain est à l'état de larve, c'est là qu'il est le plus redoutable. Et puis ça devient l'insecte, qui fait le mort dès que tu le touches, il se laisse tomber et se recroqueville avec ses petites pattes maigres, là, qui gigotent une seconde. Pour les attraper, faut se lever tôt, pour de vrai, quand ils sont tout engourdis. Si tu les laisses faire ils te rongent le fruit dès juillet, puis à la fin de l'été ils attaquent les racines. Pour s'en débarrasser, y a rien de tel que des poulets bien dressés.

Ils avaient fini par se taper sur l'épaule, ah, l'écrivain, cette sale bête, oui, avec sa carapace et ses petites antennes, et si ça se trouve il écrit vraiment des choses, dans une écriture inconnue.

Le rire les unit, puis une idée vague de la magie, celle de la terre et celle de l'artiste. Fort de ses outils de fer et de bois, Louis veillait en gardien soumis aux fruits de la nature, et Jean s'inscrivait en créateur pour nourrir l'esprit de qui le souhaitait. Voilà ce qui les rendait gentiment jaloux l'un de l'autre, d'une jalousie qu'ils tournaient en admiration feutrée.

— Le vent, oui.

Le vent qui touille à grosse louche dans les champs et les bois, se couvrant d'odeurs profondes comme l'abeille se couvre de pollen.

Il emporte aussi la poussière.

Jean voulait la Pléiade avant la mort, ce sera peut-être le contraire, mais il s'agira de ne pas s'en aller sur un arrière-goût suret qui ne tient pas de cette nature vénérable.

— Pan est un dieu qui n'appelle aucune prière, dit-il. La terre suit ses lois, des odeurs lèvent dans les taillis, les bois, les clairières. La nuit surtout. Quand tu laisses tes sens vivre en pleine force, alors... L'odorat dans la nuit, on le sait. Il trouve. La petite aigreur du chêne liège, même de loin. Et l'homme cueille ce qu'il veut, et crée les parfums. Il serait temps que je choisisse le mien, non ?

Louis hausse encore les épaules, triste sans savoir pourquoi. Il inspire le vent en y cherchant mieux que de l'automne.

Quand Jean reconnaît cet air bas, il devine qu'il est temps de raconter une histoire.

— Les kamikazes, commence-t-il, en 39, tu sais, ceux qui se jetaient bardés d'explosifs sur les porte-avions, ils créaient leur parfum personnel avant de s'en aller mourir, de se joindre à la grande nuit. Pas un bijou, pas une petite croix d'émail, non, un parfum. Et ce parfum apaisait la peur et l'angoisse, le parfum buvait tout cela, en même temps qu'il jetait un pont, déjà, vers les esprits.

La voix d'Élise chuchote derrière lui, presque dans ses cheveux.

— Tu parles tout seul ? demande-t-elle sans reproches, mais avec cette façon qu'elle avait de parler aux enfants.

— Que fait-on d'autre ?

Elle sourit comme lui, puis regarde les feuilles des palmiers qui chatouillent les persiennes, là-haut.

Il n'a rien écrit sur le gribouri, mais appris de lui l'humilité. Il a devisé sur un tas d'autres bêtes, ours, araignées, salamandres, il a parlé du grain de tabac, mais pas de l'écrivain fléau de la vigne.

— Dis-moi, Élise, à qui est ce vélo près de la grille ?

— Je ne sais pas, répond-t-elle un peu lasse.

Elle a compris, depuis le temps, qu'il aime ce que nul ne sait, cela permet de tout imaginer. Les moulins de la création tournent encore à plein régime.

— Il est juste d'aller vers la mort à bicyclette, dit-il. En sifflotant de préférence.

— Arrête donc ! Et rentre, il fait frais.

Elle ne le prend plus au sérieux, c'est très bien, léger. Avec cette force qu'elle a, elle vivra plus d'un siècle, c'est sûr. La pauvre !

— Je vais rentrer dans un instant...

Elle les connaît aussi, ses instants, ce qu'ils deviennent, à s'étirer comme des chats, pendant qu'il respire le plus lentement possible. Alors elle revient avec un plaid, celui qui couvre le fauteuil.

Mourir en roulant. Rejoindre enfin l'Absente.

Bien sûr qu'il ne devrait pas y penser. Mais la vie d'un romancier finit toujours sur un roman inachevé, alors il faut bien ne pas oublier. Il a pensé un jour au petit rien tout rond d'un grain de tabac ou d'un grain de sable dans lequel on pourrait tailler une clé capable d'ouvrir le crâne rond d'une fauvette, afin de découvrir ce qui s'y cache d'essentiel.

Faire d'un crâne d'oiseau la dernière demeure d'une pensée.

— Je n'ai pas toujours été bien compris, dit-il.

— Par qui ? répond Élise, debout sur le seuil.

Ça le fait rire. Elle sait qu'il cherche à ne pas avoir peur.

— Ne crains rien, dit-elle.

Elle ne sait pas précisément pourquoi elle dit les choses. Une parole qui lui vient se love dans le monologue de son mari.

— Je ne crains rien. Et je suis comblé, maintenant j'ai tout.

PLUS DE LUMIÈRE !

Il tourne lentement la tête pour l'inclure à ce tout.

Quelque part, un petit voilier est amarré. Il ne voyagera plus, mais tous les grands chemins partent de lui. Un parfum tourne là aussi, plein d'épices, de musc et de blanc de baleine. On peut y mourir heureusement. La vie est ce qu'elle est, le zéro la suit, avec ses jeux, rond comme un cri d'enfant. Ce qu'il en a fait...

Jeune, il a travaillé dans une banque, mais il en fut moins affecté que Guillaume Apollinaire. Dans la petite usine de sa tête, il réservait alors quelques rouages mécaniques à son travail. Cependant, il savait déjà qu'il n'avait rien quand il touchait sa paye. Son identité ne se colorait d'aucun chiffre, d'aucun dossier, même là, les coudes sur le bureau, il était Jean-le-Bleu, aventurier de la sensualité du mouron blanc, appelé déjà par les arbres, conscient de la sève, passionné par le mouvement des hommes entre les collines et les mesures, et le vent, oui. Jean-le-Bleu souriant au grand poème du monde, enclin à se livrer à toute chose que l'humain ne peut atteindre. Jean-le-Bleu d'un autre monde. Il n'a jamais trahi, et peut s'absenter, accepter ce voyage qui vous élève sans que vous ayez à bouger le pouce. Il sourit d'aise, parce qu'il est né à deux pas de ce jardin.

— Élise ?

— Je suis là.